

—C'est vrai, fit Gallot, riant aussi ; on est bien, ma foi, sur cette touffe d'herbe, les jambes pendantes le long du talus, ça repose ; et puis ça va me donner l'agrément de causer un instant avec vous.

—Une distraction que l'on n'a pas souvent dans les champs.

Bien qu'elle n'eût guère que vingt-cinq ou vingt-six ans, elle n'avait déjà plus ce qu'on appelle la beauté du diable, la paysanne. Sa figure hâlée, criblée de taches de rousseur, était outrageusement fanée et ridée. Elle était coiffée d'un madras à carreaux rouges, comme la plupart des paysannes des environs de Paris, coiffure primitive, s'il en fut, laquelle emprisonnait complètement sa tignasse rousse. Non, elle n'était pas jolie, elle était même laide avec son front étroit, ses petits yeux de chauve-souris, son gros nez et ses lèvres épaisses.

Vieille fille, déjà, elle avait dû beaucoup souffrir de sa laideur, qui avait constamment repoussé les amoureux, et elle ne devait guère aimer les autres filles mieux favorisées des dons de la nature.

Tout en la regardant, Gallot se disait :

—Vais-je pouvoir la faire causer ?

Ce fut elle qui reprit la parole.

—Ainsi, monsieur, dit-elle, vous êtes venu ce matin de Saint-Cloud à Vaucresson ?

—Oui, une bonne trotte.

—Est-ce que vous êtes de Saint-Cloud ?

—Non, je suis de Paris. Je suis venu jusqu'à Saint-Cloud en chemin de fer.

—Ah ! vous êtes venu de Paris fit-elle, c'est beau Paris !

Elle ajouta avec un soupir qui exprimait un regret, peut-être une douleur :

—Je ne connais pas Paris moi, je n'y suis jamais allée.

—Si vous êtes de Vaucresson, vous n'en êtes pas si éloignée que vous ne puissiez y aller à certains jours de fête.

—Je suis de Vaucresson, j'y suis née ; mais on ne va pas à Paris sans argent, et puis, il faut au moins un brin de toilette.

—Êtes-vous mariée ?

Elle eut comme un tressaillement et ses grosses lèvres se crispèrent.

—Non, répondit-elle avec un accent singulier, je ne suis pas mariée.

—Ce champ d'asperges est à vous ?

—Il est à mes maîtres ; moi, je n'ai rien, je ne possède rien, je ne suis qu'une servante.

—Vous avez des gages, vous êtes payée.

—Ah ! oui, fit-elle avec aigreur, on les paie si bien à la campagne, les servantes, pas même assez pour qu'elles puissent s'habiller, avoir du linge.

—Je verrai à vous trouver une place à Paris.

—Vous êtes bien sûr, monsieur, ce serait mon rêve ; mais ce n'est pas la peine de vous occuper de moi ; je ne connais que le travail des champs, je ne saurais rien faire à Paris. Est-ce que vous venez souvent à Vaucresson ?

—Très rarement, au contraire.

—Qu'est-ce qui vous y a amené aujourd'hui ?

—Quelque chose que j'avais à remettre à une dame de la part d'un d'un de ses amis.

—Ah ! Et quelle est cette dame ?

—Bon, se dit Gallot, elle est curieuse, elle doit être bavarde.

Il répondit :

—Cette dame se nomme Mme Clavière ; vous devez la connaître.

—Certainement, tout le monde la connaît à Vaucresson.

—Une bien charmante jeune femme, généreuse, pas fière du tout et belle à ravir.

—Belle, c'est vrai, et encore cela dépend des goûts.

—Je suis de votre avis, cela dépend des goûts.

—Moi, je n'aimerais pas sa figure ; d'abord, j'ai horreur des blondes c'est fadasse.

Gallot se mit à rire, en se disant :

—Pardieu, elle aime mieux les rousses.

—A part ça, reprit la servante, on ne peut pas dire qu'elle

est mal, Mme Clavière. Elle n'est pas fière, comme vous venez de le dire, cependant elle ne parle pas à tout le monde. Elle ne va chez personne et personne ne va chez elle ; elle vit seule, renfermée, avec son petit garçon et ses deux servantes. On ne la voit jamais rire, ça se comprend, car elle a eu de grands malheurs : Avoir perdu son mari si jeune ! Tout de même, elle a une drôle d'existence. Il y en a qui disent qu'il y a dans sa vie quelque chose qu'elle cache.

—Ah ! on dit cela ?

—Dame, elle est si mystérieuse ! Mais comme elle fait assez de bien dans le pays, elle n'est pas mal regardée et même on l'estime.

—Ainsi elle fait du bien dans le pays ?

—Elle donne pas mal aux pauvres gens.

—Elle est riche ?

—On ne sait pas au juste quelle est sa fortune ; on pense qu'elle a dix ou douze mille francs de rente.

—Moi, je sais qu'elle a mieux que ça, se dit Gallot ; pas de grosses économies pour le mioche. Tout ça est bon à savoir.

Il reprit à haute voix :

—Y a-t-il longtemps qu'elle demeure à Vaucresson ?

—Depuis bientôt deux ans.

—Depuis deux ans seulement ! Où était-elle donc avant ?

—Personne ne le sait.

—C'est drôle.

—On ne sait rien de son passé, monsieur, et voilà ce qui fait dire qu'il y a un mystère là dessous.

—Cela n'empêche pas qu'elle soit estimée considérée.

—Dame, elle est riche ! Laissez faire, si c'était une malheureuse, ça ne serait pas la même chose.

—Je suis de votre avis : c'est toujours aux pauvres la besace. Elle est pieuse, elle va à l'église, elle doit être bien avec le curé.

—Avec lui comme avec tout le monde ; je vous le répète, elle est très estimée, très considérée à Vaucresson.

—Et-elle en location ou la propriété lui appartient-elle ?

—La propriété lui appartient ; je sais qu'elle l'a achetée et payée argent comptant.

—Autant que j'ai pu voir, c'est très beau chez elle.

—Comme elle ne reçoit personne, on ne sait pas ce qu'il y a dans la maison ; cependant, au dire du jardinier, il paraît que c'est magnifique. Elle n'est guère coquette, pourtant ; toujours elle est habillée simplement, une robe de cachemire noir l'été, une robe de popeline de laine noire l'hiver ; quant à ses chapeaux, il y a des filles de cultivateurs à Vaucresson qui en ont de plus jolis ; elle ne dépense pas beaucoup pour sa toilette.

Par exemple, pour son petit garçon, elle n'y regarde pas ; il est toujours comme un petit prince ; il n'y a pas d'étoffes assez belles et assez riches pour lui.

—Cela prouve qu'elle aime beaucoup son enfant.

—C'est à-dire qu'elle en est folle.

—Quel âge a-t-il, ce petit ?

C'est tout au plus s'il avait deux ans et demi quand Mme Clavière est venue à Vaucresson.

—Ne m'avez-vous pas dit que Mme Clavière avait un jardinier ?

—Il faut bien qu'elle en ait un pour soigner le jardin qui est assez grand.

—Alors il y a dans la propriété un logement pour le jardinier ?

—Non, le jardinier n'est pas à demeure ; il travaille à la journée ou plutôt à l'heure, comme c'est l'usage dans nos pays, et il ne va chez Mme Clavière que trois fois la semaine, puis la matinée du dimanche.

—Est-ce que Mme Clavière sort souvent ?

—Non, elle sort peu, seulement une fois par semaine, presque toujours le samedi, dans l'après-midi, entre une heure et deux heures. Une voiture vient la chercher et la ramène.

—Ah ! Et elle est longtemps absente ?

—Elle ne rentre jamais que vers cinq ou six heures.